



Olivier Cyran

BOULOTS DE MERDE

Dans « Boulots de merde », deux journalistes partent à la rencontre de différents travailleurs. Du coursier à vélo uberisé au cadre d'un cabinet d'audit, les auteurs questionnent les employés sur le sens de leur travail dans un monde financiarisé. Interview d'Olivier Cyran, l'un des deux auteurs.

Propos recueillis par Julien Collinet

Pourquoi vous êtes-vous penché sur ces « boulots de merde » ?

Nous sommes partis de la question des *bullshit jobs* utilisée par le sociologue David Graeber pour décrire les tâches de nombreux cadres s'ennuyant au travail. Mais on a voulu introduire dans ce concept la notion d'utilité sociale. On parle dès lors dans le livre des emplois serviles qui prolifèrent à cause de la hausse des inégalités mais aussi de la dérégulation du travail. On a pu avoir cette démarche car nous sommes nous-mêmes touchés par ce phénomène via l'explosion des journalistes précaires, de par leur statut, mais aussi dans le contenu, où le métier de journaliste est bien souvent réduit à relayer le point de vue dominant. On était donc relativement bien placés pour parler des boulots de merde des autres.

La souffrance au travail n'est pourtant pas nouvelle ?

Le monde du travail n'a jamais été un havre de bonheur, mais il y a une évolution. Elle s'illustre notamment par le retour de petits boulots serviles comme par exemple les pousse-pousse qui réapparaissent à Paris où les cireurs de chaussures. On croyait ces métiers rayés de la carte, mais ils reviennent au goût du jour sous couvert de l'adage : « il n'y a pas de sot métier ». On a même trouvé une entreprise où les cireurs de chaussures sont en réalité auto-entrepreneurs. Ces travailleurs s'abaissent littéralement face à leur client, mais l'entreprise a réussi l'exploit de prospérer sous l'enseigne de l'économie sociale et solidaire. Elle est subventionnée par les collectivités locales en arguant que cela va réinsérer des gens.

Le statut des travailleurs a largement été modifié ces dernières années ?

L'explosion du statut d'indépendant coupe le salarié de l'employeur. Cette suppression du lien de subordination habituel permet à ce dernier de ne plus avoir de responsabilité face à l'employé et de ne pas payer de cotisations sociales. Dans le livre, on prend l'exemple de livreurs de prospectus publicitaires qui travaillent avec leur propre véhicule et de chez eux. La disparition du lieu de travail, cela provoque un isolement. Le travailleur est de moins en moins enclin à développer des liens de solidarité avec des collègues, de s'unir, et donc de faire grève.

Quel impact a eu la financiarisation de l'économie sur le monde du travail ?

Cela s'est accompagné de méthodes de management très particulières comme le *Lean management* consistant à faire la chasse aux temps morts. Le plus inquiétant est qu'il prospère même dans les services publics. On va supprimer des emplois,

des bureaux de poste, regrouper les centres de distribution sur quelques grands sites, multiplier par deux la tournée d'un postier qui ne sera plus censé rendre le moindre service gratuitement. En « rationalisant », il va perdre le sens même de son métier. C'est la même chose à l'hôpital où le temps passé à discuter avec les patients faisait partie de l'offre de soin. Mais ce n'est plus pris en compte par la nouvelle génération de managers. Au CHU de Toulouse en France, on a dénombré 6 suicides en un an au sein des agents hospitaliers. Les dirigeants de cet hôpital ne viennent pas du monde de la santé, ils ont travaillé auparavant au sein de grands groupes. Ils ont fait les mêmes écoles de commerce et appliquent dans le secteur public les mêmes recettes que dans les multinationales.

« Avec la rationalisation, on perd le sens de son travail »

Un large chapitre est consacré aux métiers de la finance ?

On est allés voir des gestionnaires de patrimoine ou de fortune, des spécialistes de l'optimisation fiscale pour les questionner sur leur utilité sociale. Car un boulot de merde n'est pas forcément un boulot mal payé, mais ça peut être aussi un métier valorisé socialement avec une rémunération confortable mais qui conduit à une nuisance sociale. Tout ceci est le fruit d'un calcul réalisé par la New Economic Foundation qui a quantifié la valeur sociale d'un certain nombre de fonctions. L'étude a prouvé que lorsqu'un euro était dépensé pour un agent de nettoyage dans

un hôpital, il en rapportait 10 de plus à la société. En revanche, pour un publicitaire, qui participe à la croissance économique, mais amplifie la surconsommation ou le surendettement, il détruit, 11,5 € de valeur sociale pour chaque euro empoché. Enfin un conseiller fiscal, en détruit lui, 47. ■

**Boulots de merde !
Du cireur au trader,**
par Olivier Cyran
et Julien Brygo,
Éditions La Découverte, 2016.
240 p, 18,50 €.

